

Elena Varécy

# Tes mains Sur mes hanches



Roman

« Le 22ème siècle sera déhanché ou ne sera pas. Quant au 21ème siècle... ». Un sage indien sceptique devant toutes ces histoires glauques de prothèses.

## Chapitre 1

« Je me coince. Et d'abord t'es qu'une sale tapette ». En quelques mots, c'est toute la richesse d'une relation père-fils qui transparait.

– Luigi !

Dans la chambre aux lits défaits, Salvatore s'impatiente.

– Luigi ! Mais qu'est-ce que tu fous ? On va être en retard, bon sang !

Un dernier regard dans la glace pour ajuster sa cravate. Impeccable. Il faut l'être. Et il l'est.

– Luig...

Un quart de tour pour gagner la porte de la salle de bain. Sortir cet imbécile de sa torpeur. Si seulement se pouvait être le décalage horaire.

Même pas. Salvatore s'effondre sur la moquette imprimée avec les initiales du palace. Bloqué. Coincé. Stoppé. Raide.

– Non. Pas moi. Ce n'est pas possible. Pas moi.

Il passe son immense main calleuse sur son pantalon, remonte jusqu'à la hanche droite. Il bascule doucement sur la jambe gauche. Peut-être se réemboîtera-t-elle ainsi. Non. Il se remet d'aplomb, tente de plier la jambe droite puis de la déplier. Rien. Toujours une douleur à suffoquer et la sensation d'être désossé.

– Luigi !

Il crierait bien « À l'aide ! ». Mais ce n'est pas son genre. Et puis demander de l'aide à son fils, à ce fils, non, c'est impensable. Enfin, juste inutile.

Luigi sort enfin, même pas rasé de près, comme le note tout de suite Salvatore.

– Papa... mais que fais-tu par terre ?

Pris d'une nausée inédite, Salvatore voit se pencher sur lui son fils, ce machin. Un truc d'1,87 m, tout maigre, et pas un brin musclé. Des cheveux blancs et des rides, déjà. Il n'a rien fait et il est déjà vieux, ce con. De toute façon, il est né vieux. Et ce sourire débile, aujourd'hui crispé. Et ces longues dents, surtout l'incisive droite. Alors elle, parlons-en. Elle est franchement déboîtée. Toutes ces années à engraisser un orthodontiste pour rien. Et lui qui s'en fout, qui hurle « À l'aide ! ». Ses yeux bleus paniqués font le va-et-vient entre le corps immobilisé et le téléphone. Il finit par décrocher mais ne trouve pas le numéro de la réception.

– C'est l'étoile, ici, lance Salvatore dans un souffle.

– L'étoile... ici ?

Luigi regarde son père puis le ciel, puis à nouveau son père.

– Mais... il fait jour.

– Sur le clavier. Pour la réception, il faut appuyer sur l'étoile.

– Ah... appuyer sur l'étoile... oui, bien sûr... Alors, l'étoile, elle est... elle est... Où est-elle ?

– En haut, ici.

– En haut, ici. D'accord. Je vois.

En fait, Luigi ne voit rien du tout. Avec son père à terre, un monde s'est écroulé. Faillible, son père est faillible. Impensable. Et l'étoile, elle est où ?

Ça y est. Luigi a trouvé. Il entend une, puis deux tonalités, puis une voix joviale :

– Dzêta Montréal, que puis-je pour votre service ?

– Je... euh... mon père...

Puis plus rien. Luigi tourne le combiné, raccroche, compose le 9 avant de raccrocher à nouveau et d'appuyer sur l'étoile. Personne.

Il regarde alors son père pour s'assurer que tout va bien, enfin pas plus mal. Dans la pénombre, il aperçoit deux petits yeux presque jaunes qui le fixent.

– Papa, je ne comprends pas. Ça a coupé. Ne bouge pas. Ecoute, c'est simple. Je vais descendre. Je reviens dans 5 minutes et on va s'occuper de toi.

– Ne te donne pas tant de mal. C'est moi qui est coupé, arraché le fil.

– Arraché. Le fil ?

- Oui, arraché le fil. Tu as bien entendu.
- Ah, oui. Arraché... le fil. Du téléphone, tu veux dire ?
- Silence.
- Et... pourquoi ?
- Parce que je suis Salvatore Del Duca, président-directeur général fondateur de la société Bellagambys ; que j'ai traversé pour la 32ème fois l'Atlantique pour vendre à ces cons d'Américains nos prothèses de hanche et que je ne veux pas d'aide. La concurrence est là, aux aguets. Elle se délecterait de me savoir dans cet état. Alors tu vas me lever et m'emmener au salon avant l'ouverture aux exposants. On se débrouillera. Et puis ça te fera un bon entraînement : direct dans le grand bain le petit Luigi à sa maman ! Pfft !... À l'eau ! Fini les p'tites fleurs ! On atterrit !
- On atterrit ? Mais on a déjà atterri puisqu'on est là, Papa, à Montréal.
- Transpirant, Luigi secoue son père pour le faire sortir de son délire.
- J'Al atterri. Pas toi. Mais ça va changer. Des décennies que j'attends ce moment. Espèce de nullité. Va me chercher de l'aspirine et on file.
- On file. Très bien. Comme tu voudras. Mais on court à l'échec. Je ne saurai pas quoi dire. D'habitude, c'est tout le temps toi qui parles. Moi, je ne les connais pas les distributeurs.
- Salvatore attrape de la main gauche Luigi par le col et, entre deux postillons furibards, lui lance :
- Eh bien, tu vas faire connaissance, petite tapette. Car tu n'es qu'une petite tapette qui ne branle rien depuis des années. Un petit enculé. Et sache, oui sache, que le grand Salvatore Del Duca n'est pas venu ici pour vendre des prothèses anales. Allez, assez. Mon aspirine et on file !



## Chapitre 2

### Squelettes et effarement

On ne peut pas dire que l'arrivée au Centre des Congrès fut glorieuse. Salvatore Del Duca avait en tout cas rêvé de mieux. Enfin, « rêvé »... Disons qu'il avait tout organisé pour rentabiliser au maximum l'un de ses nombreux déplacements. Pas de place pour la bagatelle, on l'aura compris.

– D'abord les posters. Ensuite, les valises. Puis les squelettes.

– Les squelettes ?

Le taxi avait cru mal entendre, mais un pied de squelette dépassait effectivement de la volumineuse housse à vêtements chargée à côté de Salvatore.

– Oui. Oh, ça va. Pas d'quoi en faire un plat. C'est du matériel de promotion. Et d'abord, franchement, vous croyez que vous allez finir comment ? Comme une fleur de basilic sur un gaspacho de pastèque ? Tiens, en parlant de p'tite fleur, toute mignonne, Luigi, viens ici.

Saisi par l'aménité de son client français, le taxi aux fins traits indiens s'empressa d'ouvrir les portières avant et arrière.

Tandis que le pied du squelette bougeait au vent dans le caniveau, ce sont deux raideurs – oui, deux raideurs, il n'y a pas d'autres mots – qui émergèrent de la limo. Dans les reflets carrés multicolores du Centre des Congrès, dans la multitude des passants qui sortaient du métro, dans le tourbillon des lourds flocons, deux raideurs émergèrent lentement. D'abord Luigi, encore interloqué par la violence des propos paternels à l'hôtel. Et dire qu'il était encore puceau à bientôt 50 ans. Se faire traiter de tapette par son propre père. Il savait qu'il le pensait. Mais de là à le dire... Surpris par le froid intense, il extirpa de son sac à dos un coupe-vent bleu marine et des chaussettes blanches brodées « Bellagambys » afin de protéger quand même un peu ses pieds en sandales. Il resserra le cordon de son chapeau style baroudeur acheté lors d'une de ses récentes virées secrètes chez Pâture et Découverte. À ce moment précis, il se souvint de la réflexion du vendeur lorsqu'il l'avait vu essayant le couvre-chef face à un miroir qui susurrant entre deux sifflements de pic noir « Tu es le plus beau ». Enfin : quand la batterie reliée à de petits panneaux solaires avait été suffisamment rechargée. Car sinon, la voix métallique s'arrêtait à « le plus » et chacun était libre – ou condamné – d'imaginer la suite. D'ailleurs, un jour, Luigi avait bien cru entendre « Tu es le plus tapette » mais le visage de conquérant paisible qu'il affichait l'avait vite persuadé qu'il s'agissait d'une erreur. La tapette, ce devait plutôt être le vendeur, petit cul moulé dans un tablier en grosse toile. Les yeux exorbités de convoitise et un sécateur fluo à la main, il avait dit à Luigi dans un souffle vanillé :

– Comme vous lui ressemblez.

– Mais à qui ?

– À Kevin.

– Kevin ?

– Oui, Kevin Costner.

– Kevin Costner... Je vous prie de m'excuser mais connais pas.

– « Danse avec les loups », vous ne connaissez pas le film « Danse avec les loups » ?

– Non, désolé. Moi, mon truc, c'est la botanique.

Le vendeur s'était esclaffé. Luigi avait juste entendu « Nique, nique ce que tu veux. Je m'adapte à toutes les situations ». Il avait élégamment pris congé du vendeur ; comme toujours, puisque le moins qu'il pouvait faire était d'« être correct ». Ça, c'était la réplique de sa mère. « Sois au moins correct ». Il pensait que cela signifiait qu'elle regrettait de l'avoir enfanté. Et il n'était pas sûr que ce soit faux. Et après ? On enchaîne la suite de l'histoire ou on pleure maintenant ?

Allez, on enchaîne.

Comme armé pour commencer le chemin de Saint-Jacques de Compostelle par temps orageux, Luigi s'extirpa donc de la limo. Après l'avoir séché avec le coin de sa chemise

infroissable à carreaux orange et blanc, il rentra le pied du squelette dans la housse. Cela ne lui faisait plus rien, maintenant, de toucher les squelettes. Mais il avait mis du temps. On dira une vie.

Il empoigna comme il le put Salvatore. La troisième tentative fut la bonne pour extraire cette masse rectangulaire identifiée comme son père. Pressé par les minutes qui défilaient, le taxi mauricien avait en effet agrippé le coupe-vent de Luigi et faisait contrepoids sur un bout de la chaussée glacée. Une fois ses clients enfin debout sur le trottoir, il ouvrit le coffre et en sortit deux immenses panneaux enfermés dans du carton et trois valises. Enfin, c'était plutôt des attachés-cases, lourds, trop lourds pour sa frêle constitution. Il prit l'initiative de les porter à l'accueil où une hôtesse lui dit « Pas de problème » lorsqu'il lui demanda de les garder un instant. Meanwhile, Luigi supportait Salvatore qui supportait lui-même Luigi. Tels deux automates siamois, ils franchirent la porte automatique et se dirigèrent vers le comptoir d'accueil. Ils croisèrent le taxi aux dents bien blanches qui volait vers une autre course. Salvatore ne le montrait pas mais il avait mal, très mal, et cette putain de hanche ne se remettait pas dans l'axe. Accoudé sur la banque, il demanda à l'hôtesse où était le show-room d'Orthopedia 2010. Quoique dégoûtée par les vaisseaux éclatés sur son nez informe et les gouttelettes de sueur sur son crâne clairsemé, la jeune femme lui dit avec un large sourire : « Mais c'est annulé. On ne vous a pas prévenu ? L'aéroport a été fermé à cause de la tempête et, c'est rare, mais beaucoup de vols ont été suspendus.

– And so what ? siffla Salvatore.

– Pardon ?

– Et alors ?

– Alors, le salon ne peut pas avoir lieu faute de combattants.

– Faute de combattants ?

À ce moment, comme interpellé par l'offense, le pied du squelette ressortit de la housse à vêtements. L'hôtesse resta interdite. Sa bouche ronde, sans son, était bien assortie à ses yeux ronds qui passaient de gauche à droite et réciproquement, bien à l'horizontale. Un gars de la sécurité rompit cet instant charmant et arracha la housse des mains de Luigi. Sous la tension, la fermeture éclair céda et trois magnifiques squelettes s'esclaffèrent sur les larges dalles en marbre du Centre des Congrès. Juste retour des choses, diront certains : le squelette va au marbre comme la jeune fille va à la rose. Et ces certains-là auront bien raison.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Du matériel de promotion.

– Du matériel de promotion, ça ?

– Ça, Monsieur, comme vous dites... ça, ce sont ni plus ni moins des squelettes maison avec des prothèses maison.

– Mais oui, bien sûr. Vos papiers, s'il vous plaît.

Un peu plus rougeaud et dégoulinant, Salvatore plongea la main dans son duffle-coat et jeta son portefeuille sur le comptoir. Malgré un reflet gênant sur la pochette plastifiée, l'agent de sécurité put lire sur la carte d'identité :

Nom : Del Duca

Prénom : Salvatore, Giuseppe, Gennaro

Sexe : masculin

Né le : 06.06.1939

À : Naples (Italie)

Taille : 1 m 86

– Où résidez-vous ?

– Chambéry. À Chambéry, France.

– Quelle est votre profession ?

– Fabricant de prothèses de hanches. Société Bellagambys, France. 7,5 millions d'euros de chiffre d'affaires en 2009. 37 salariés. Un problème ?

– Pas de problème. Vous allez juste ramasser tout votre stuff et partir.

– Partir ? Vous me dites à moi, le grand et unique Salvatore Del Duca, de partir ? Je partirai si et seulement si je le veux bien.

L'agent n'eut pas beaucoup de difficulté à se débarrasser de l'importun. Il bouscula juste son coude, ce qui déséquilibra Salvatore, lequel s'affala sur les trois squelettes, la mâchoire de l'un explosant en 1000 morceaux célestes. L'une des valises s'ouvrit aussi, laissant échapper comme un boomerang. Incrédule, le gars de la sécurité rapporta l'objet qui avait glissé jusque sous un porte-journaux et le rendit à Salvatore.

– Je suppose que ça aussi, c'est du matériel de promotion.

– Parfaitement. C'est ma dernière perle, mon joyau. 12 ans de travail pour aboutir à cette merveille.

– Et elle revient exactement à l'endroit où vous l'avez lancée ?

– Pardon ?

– Si je la lance d'ici, elle revient ici ?

– Comment ?

Jusqu'alors assez absorbé par les minuscules taches de rousseur de l'hôtesse d'accueil qui lui rappelaient les prairies fleuries des montagnes baujues, Luigi intervint :

– Non, c'est que... ce n'est pas ce que vous croyez. C'est une hanche, une prothèse de hanche et c'est mon père, ici présent, qui l'a imaginée, puis dessinée, puis moulée, puis...

– Eh bien maintenant, il va la tester, on dirait ! s'exclama l'agent de sécurité dans un rire abyssal.

Bourgeon claudiquant au milieu de ses squelettes en fleurs, Salvatore eut bien du mal à relativiser ce cruel diagnostic.

## Chapitre 3

### De la difficulté de randonner à Montréal

Le salon annulé, son père alité, la vie pouvait peut-être enfin commencer. Il fallait en profiter car cela n'allait a priori durer que 7 heures. Le vol de retour était en effet à 19 heures et quelques, et il fallait être à l'aéroport deux heures avant.

Toutes ces émotions avaient considérablement creusé Luigi. Et comme toujours dans ces cas-là, il était en manque. En manque de montagne, de petites fleurs. En manque de respiration. Un jour, il avait rêvé d'une femme. Il était accroupi au milieu des pissenlits, armé de son carnet et de son stylo, loupe en bandoulière. La femme s'était penchée sur lui. Il en était devenu coquelicot. « Faut-il bien être en manque de vous-même pour passer des heures ainsi accroupi ». Luigi n'avait pas alors saisi toute la portée de cette assertion. Peut-être parce que pour être « en manque de soi-même », il faut d'abord qu'un « soi-même » existe. La femme s'était éloignée. Luigi était redevenu un homme accroupi au milieu des pissenlits, armé de son carnet et de son stylo, loupe en bandoulière.

– La Montagne. Où est la Montagne, je vous prie ?

– Euh... c'est qu'ici, il n'y a pas de montagne.

– Si, si. J'ai lu dans le Guide Vert du Québec, page 166, Montréal, 3 étoiles, paragraphe 1, intitulé « Un peu de géographie », qu'il y avait une montagne.

– U-ne monta-gne. Vous savez, c'est plat ici. C'est le pays de la glisse, pas de la pente !

– J'admets bien la nuance, mais de fait, où est la Montagne ?

– Ecoutez, excusez-moi, je suis juste installée ici depuis quelques mois. Je m'appelle Caroline. Je viens de Perpignan. Et vous ?

– Moi ? De Chambéry, carrefour alpin de l'Europe et capitale historique de la Savoie.

– Ah... là-bas, il y en a des Canigou ! À la pelle. Vous devez vous régaler à parcourir les sommets.

– Oui... euh... enfin... non. Ce n'est pas ce qui m'intéresse.

– Ah, et c'est quoi ce qui vous intéresse ?

– Ecoutez, désolé, mais je n'ai pas le temps. Je comprends bien votre souci et je vous remercie de votre diligence, mais... où est la Montagne ? Regardez : il y a bien marqué « Se dressant presque au centre de l'île, le Mont-Royal – en gras – 233 mètres – entre parenthèses – aux pentes abruptes, domine la zone urbaine »... où nous sommes visiblement vu l'odeur. Je poursuis. Non, non, mais restez. Ce ne sera pas long et c'est très édifiant : « La « Montagne » – ah, vous voyez ! –, comme on l'appelle familièrement ici, est l'une des huit masses – oui, « masses » – rocheuses qui émergent curieusement – c'est juste qu'ils ne comprennent rien à la géologie – de la plate – là, là, je vous rejoins – vallée lau-ren-tienne ». Comprends pas c'que ça veut dire. Attendez, je finis : « Formées pendant le crétacé – vous savez, cette période de l'après-histoire – , ces dernières – donc les huit masses rocheuses qui émergent

curieusement de la plate vallée laurentienne. Ces dernières sont donc connues sous le nom de... collines – zut, j'avais pas vu – Montérégiennes ».

– Ben oui. Si c'est le Mont-Royal que vous cherchez, c'est juste une colline.

– Non, mais mon guide date peut-être un peu. Il est de 2005, vous comprenez. Il y a bien dû y avoir un soulèvement de plaques depuis et une montagne – « La Montagne » – a émergé. Vous êtes sûre qu'il n'y a pas de montagne ici ?

– Oui, sûre. Et c'est même par là ».

Elle pointa l'index en direction d'une croix impressionnante qui coiffait, navrant, un petit mont.

– C'est ça, la Montagne ?

– Et oui, c'est ça. Je vous dis : on est au Québec, pas dans les Alpes ! Il faut atterrir !

Ce « Il faut atterrir » rappela à Luigi de sombres moments. Il était comme né sous le signe de cette injonction. Il ne comprenait pas pourquoi, mais on la lui répétait souvent.

– Très bien. Je m'adapte. Et par où le dénivelé est-il le plus important ?

– Pardon ?

– Oui, par où le dénivelé est-il le plus important ?

– C'est-à-dire ? Regardez à nouveau votre guide. Il fait 233 mètres de haut, le Mont-Royal. C'est pas beaucoup.

– Soit. Mais on peut les appréhender de différentes manières. De quel point est-ce que ça monte le plus, si vous préférez ?

– Ecoutez, j'ai du mal à comprendre et puis je dois embaucher à 10 heures. Je ne sais pas... prenez le métro jusqu'à McGill et, de là, ça monte pas mal, vous verrez.

– Pas mal ? C'est-à-dire ?

– Je ne sais pas. Ça monte. Vous verrez bien. Allez, bye bye ! Et bonne ascension !

Luigi sortit effectivement à McGill, remonta la rue de l'Université, coupa l'avenue des Pins Ouest et s'engagea sur un sentier enneigé. Après la tempête, une journée froide, très froide et ensoleillée s'annonçait. Une journée comme il les aimait. Dans la montée en lacets, il fut doublé par une armée de joggers qui piaillaient joyeusement. Une dame aux grosses fesses le doubla aussi. Quel contraste entre son gros cul et les fines spatules de ski de fond ! « Elle fera une bonne cliente », songea Luigi en jetant machinalement son regard sur les hanches bien enveloppées. « Encore 5 à 10 ans et elle sera mûre pour le billard. Tous à la prothèse ! À l'attaque ! ». À ce moment précis, Luigi cru apercevoir son père – le grand Salvatore Del Duca en personne – , large veste rouge descendant aux genoux, pantalons noirs bouffants, bandeau sur l'œil gauche, boucle en or à l'oreille droite, cheveux ramassés en queue de cheval. Il avait dégainé son sabre et prenait d'assaut la grosse bonne femme. Au fil de cette course, son épée se transformait en prothèse de hanche. Parvenu à sa hauteur, le pirate Salvatore, craint de par tous les océans, flaques et autres lacs de l'univers entier, lui ficha l'objet dans la chair et, dans un roulement d'yeux hallucinés autant qu'hallucinants, assorti

d'un éclat de rire aussi terrible que terrifiant, il jeta à sa face réduite : « Bellagamba III ! Tac ! C'est la Bellagamba III qu'il vous fallait ! Et la voilà ! Vous pouvez me remercier. Je suis le justicier des articulations oubliées, méprisées, usées ». Était-ce le choc de l'apparition ou celui de l'opération ? La dame aux grosses fesses s'était affalée et elle pleurait. Luigi s'approcha d'elle, planta son regard dans le sien et, animé d'une rare assurance, lui dit : « Maintenant, lève-toi et marche ». Il lui offrit son bras. Elle s'y agrippa, releva sa tuque et repartit tel un petit moineau on ne sait trop par quoi effrayé.

Après cet épisode chevaleresque comme il les affectionnait, Luigi poursuivit son ascension. L'air froid pénétrait dans ses narines et gelait les petits poils du nez qui pointaient vers sa moustache. Il était heureux. Expire. Souffle chaud.

Parvenu au grand chalet, il but un chocolat, attablé derrière les hautes fenêtres. Un enfant glissait sur les dalles noires et blanches, vite houspillé par sa mère : trop de bruit. Trop de bruit ? Luigi n'entendait rien. Apaisé par l'altitude (il avait composé avec les 233 mètres du Mont-royal et n'était pas loin de penser qu'au final, seul le geste importe), il flottait. Machinalement, il finit son chocolat, jeta le gobelet dans une poubelle près du distributeur automatique et sortit. Face à lui, une large esplanade striée de petits pas et de lignes parallèles. Une constellation presque vierge. Il s'avança, mis un dollar dans la fente d'une longue vue et détailla la ville qui s'égrainait en une nébuleuse fantastique au pied de la falaise (« abrupte », la falaise. Cf. le Guide Vert, page 166). Là-bas, la tour du parc olympique. Puis le pont Jacques Cartier et les blocs de glace sur le Saint-Laurent fumant (phénomène caractéristique dû au différentiel de températures entre l'eau et l'atmosphère, surtout aux alentours de 11h15 le matin, d'après les dires des indigènes). La tour de l'Horloge, celle de la Gauchetière, les riches villas de Westmount et un avion en approche. Luigi regarda sa montre. Il lui restait moins de 5 heures. Déjà que Salvatore n'avait pas voulu le lâcher. Si en plus il arrivait en retard après s'être taillé. « Tu vas voir. Je vais te déshériter et on rigolera bien. Qu'est-ce que tu vas faire, hein, qu'est-ce que tu vas faire si tu ne peux même pas récolter le fruit de mon travail, de mon ingéniosité ? Et tous les sacrifices de ta mère, hein, tu y as pensé ? ». Non, c'est vrai, Luigi n'y avait pas trop pensé. Mais l'invasion barbaresque qui se manifestait pour la seconde fois de manière fulgurante imprima en une seconde l'image de sa mère. Enfin plutôt du cobaye maternel. Par amour ou quelque autre compromission, elle avait accepté le sombre marché de son cher époux : « Soit tu bouffes et on t'opère, soit je te quitte et... qu'est-ce que tu deviens ? ». La malheureuse Ginette n'avait jamais travaillé que dans l'ombre de son mari et elle avait craint de se retrouver à la rue. Elle s'était donc exécutée et, à l'origine Madone à l'enfant, elle était consciencieusement devenue mastodonte brinquebalant. Lorsque Salvatore la regardait, il avait du feu dans les yeux. Elle croyait que c'était des restes de passion. De fait, comment accepter que ce n'était que convoitise ? C'est que le bougre en avait après ses hanches, ça oui, mais pas comme elle aurait voulu. Depuis qu'il s'était acoquiné avec un grand professeur de Lyon, elle était bonne pour y passer souvent. Disons... quand il fallait. C'est-à-dire quand Salvatore avait mis au point un prototype de prothèse et qu'il fallait l'essayer. Bien sûr, cette succession d'actes chirurgicaux empêchait d'avoir un certain recul sur l'usure, mais cela permettait tout de même de se faire un avis. Vite et à peu de frais. Il fallait juste gaver Ginette, la loger. Blanchir, ça, elle pouvait s'en occuper. « Impeccable ». Salvatore était toujours « impeccable ». Un jour, Luigi alors âgé de 4 ans avait surpris le corps dénudé de sa mère dans la fine fente éclairée de sa chambre. Il avait été horrifié à la vue de cette balafre, en haut de la jambe gauche. Il avait poussé la porte, s'était jeté dans ses bras en hurlant. Sa petite main caressait la cicatrice boursouflée et violette. « Maman, Maman ! Tu as eu un bébé par là sans me le dire ? Pourquoi, pourquoi Maman ? ». « Calme-toi mon petit. Ce n'est pas un bébé. Maman s'est juste fait mal et Papa l'a réparée ». Soulagé, l'enfant s'était endormi entre ses deux volumineux seins. C'était un de ces jours où Salvatore était en prospection. Un de ces jours où Luigi – enfin Etienne, car c'était le second prénom qu'elle avait choisi et par lequel elle l'appelait en l'absence du chef – aimait tout simplement la vie.

Donc sa mère. Tous les sacrifices de sa mère. S'en rappeler. Remonter le cours de la menace. « Que vais-je faire ? Et l'héritage ? Je pourrais bien créer une fondation. C'est bien les fondations. Ça met de la distance. Et la fondation créerait un musée de la prothèse de hanche. J'ai tout ce qu'il faut, tout le matériel. Mon père serait fier, ma mère pourrait continuer à faire les comptes. La caisse, ça pourrait lui plaire : au moins elle rencontrerait du monde. Et moi, ça me ferait de petits revenus. Pas mal. » À voir. Disons... un compromis satisfaisant et tangible.

Un avion glissa légèrement au contact de la piste. Luigi se demanda si c'était toujours ainsi lorsque l'on atterrissait à Montréal en hiver. Soudain, jusqu'alors rassasié de sublimation collinaire, il fut pris d'un manque cruel. Dans ce paysage prisonnier des jours les plus courts et des froids les plus âpres, où allait-il bien pouvoir caresser une petite fleur ?

